

La pierre demeure

Audomaro Hidalgo

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hidalgo, A. (2019). La pierre demeure. *Les écrits*, (157), 40–41.

LA PIERRE DEMEURE

La pierre ne parle pas,
elle ne sait rien du retour des mondes ;
elle demeure, elle est tout simplement là, elle ne souhaite
arriver nulle part. C'est
ce qu'elle nous dit, son unique simplicité,
la première forme du temps
que les hommes ont tenu au creux de leurs mains.
À l'intérieur d'elle bat une mer incertaine,
tout le feu du jour,
l'écriture du chant
que laisse l'oiseau en partant.
La fausse lumière des constructions simulées
ne la dérange pas,
pas plus que ne l'ombragent
les caravanes des nuages éphémères.
Elle fait de son isolement une vertu,
et de son silence concentré
une défense contre les effondrements
et le craillage tapageur des corvidés.
Contre la nuit elle reste éveillée.
Fleur dure
la pierre respire, écoute
son propre centre inamovible, et polit
ce que raconte son encoignure la plus sombre :
être
une vibration immobile

CELUI QUI EST BLESSÉ

Dans la nuit muette et sans métaphore,
tu es la somme exacte de tes peurs
et de tes défaites. Seul t'appartiennent
le souvenir de la jouissance découverte
en caressant une épaule nue,
l'après-midi du premier baiser, perdu.

La chanson des autres ne parvient pas à te sauver,
ce qu'ils ont écrit avec davantage de chance
et un meilleur accent ne te vient pas en aide.
Tes fantômes vont brûlant,
encore une fois, ils t'appellent par ton nom,
ils sont l'amadou perdu de tes pas,
une panthère intime qui guette ta présence,
ce qui repose au fin fond de ses yeux
t'appartient également, parce que tu la nourris.
Dans la nuit de verre où tu as fait du chemin,
tu es celui qui est blessé, tu es celui qui est seul.

L'ENNEMI

I

Au fond nous voulons tous couper la gorge à la joie des autres exhibée sur les photos, aiguïser lentement le couteau de la haine sur la lime dentaire dont ils font l'apanage, leur faire goûter le liquide amer qui nous ronge, irrépressible comme le vomi noir qu'entraîne l'anesthésie. Un sourire photographié, c'est le miroir dans lequel se regarde l'envie, la surface d'une eau où nous plongeons le visage pour l'en sortir ensuite recouvert du masque dur de la colère. Dans les égouts de l'ombre, le lâche que nous portons en nous se reflète dans le sourire d'autrui qui, lui, l'ignore, et veut être celui qui a meilleure mine sur les photos, car il n'apparaît jamais au premier plan, toujours à l'arrière-plan.

II

Ancré dans l'ombre, celui qui nous salue tous les jours est un clown sans maquillage, encore plus redoutable que tout éclat de rire ou tout geste tracé quotidiennement sur le visage. Farceur combinard, le voilà possédé, sous le rire qu'il s'invente, d'une houle de sel noir qui le consume. C'est un clown qui ne fait pas pitié et n'amuse personne, sauf le public interne de son intimité. Ancré dans l'ombre, solitaire, il ne connaît aucun scrupule lorsqu'il relâche le serpent à sonnette qu'il garde dans sa bouche. Sous son costume, il porte des échafauds de colère, des échafauds qui le soutiennent. Un vent nous frôle lorsqu'il se promène dans la rue, marchant à proximité de notre dos, prêt à nous chuchoter à l'oreille la blague macabre qu'il a conçue pour nous.